

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

COURAGE CIVIL — HONNEUR — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRES.
GAITE. — SANTÉ. — BIEN-ETRE. — SAVOIR.

LE TANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS
ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis à personne, je vaus où je veux, je fais ce qui me plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. ADRIEN,
W. H. ROWEN

Rédacteur,
Imprimeur.

N° 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année on
composé de 26 numéros et se divise en trimestres de 8, 8, 8, 8, sans compter pour
Passemont. Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement
d'avance. On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois. — Le prix du port
par la poste est une piastre par toute la province. Toutes communications, notices
ou réclamations doivent être adressées. — On insère gratuitement tous les arti-
cles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne
seront admis que moyennant rétribution de 2 ou 3 piastres.

PRIX DES ANNONCES. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre.
Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion ultérieure se fait au
quart des prix ci-dessus. — Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées
jusqu'à avis contraire.
PRIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces
d'un montant de quatre piastres. Celles qui en envoient pour dix piastres ont droit en
outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On débite moitié aux
enfants, à volonté en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.
La mère en permettra la lecture à sa fille.

LES ROMANS
VUS D'UN MAUVAIS CÔTÉ.
Suite et fin.

Adolphe se rapprocha encore un peu d'Emilie et
lui dit d'une voix basse et émue :
« Heureux celui qui nous fait rêver, et à qui le ciel
a mis au front le secret de son âme ! Dieuxheureux
ceux qui sont pâles et mourans... puisqu'ils vous
plaisent !
— Qu'importe le visage ! dit Emilie. C'est le
cœur qui fait chercher, c'est cet amour profond...
— Oh ! si ce n'est que cela, si vraiment vous ne
demandez qu'à être aimés comme un aime ce qu'on
a de plus cher et de plus précieux, si vous ne de-
mandez qu'une affection profonde et durable, pour-
quoi donc chercher si longtemps et si loin ?
« Emilie jeta sur lui un regard furtif. Il souriait ;
ses yeux brillèrent, ses joues étaient toujours
colorées. Rien de désespéré, rien de fatal ! C'était
désolant. Emilie laissa échapper un mouvement
d'impatience.
— Eh bien ! mon père, vous dormez, et demain
vous vous plaindrez d'une cruelle insomnie.
— Hein ? Qu'est-ce que M. Dufour en se fro-
tant les yeux.
Adolphe soupira de nouveau, prit ses gants, son
chapeau, et se retira.
Le lendemain soir il y avait une réunion d'amis
chez M. Dufour. Emilie paraissait fort inquiète,
et toutes les fois qu'un invité était annoncé, elle
tressaillait et levait vivement la tête, Mais long-
temps son attente fut trompée. Elle commença
à désespérer lorsque l'un Dubosc parut avec un
étranger, et s'approcha de M. Dufour et de sa fille :
« Mon rival, ami, mademoiselle, je vous pré-
sente monseigneur Jules de Vabrage.
M. de Vabrage inclina son corps grêle, ébranlé,
tandis que son regard perçait allait chercher celui
d'Emilie, qui rougit et se troubla singulièrement.
Après les complimens d'usage, M. de Vabrage
s'éclaircit de quelques pas. Sa taille se courbait
légalement, comme si elle eût été affaissée sous le
poids des souffrances morales ; ses longs cheveux,
séparés sur le front, retombaient presque en
désordre sur ses épaules. — Les hommes à vaste
pensées percent-ils aux détails barbares de la
taille ? — Sa large notice et épaisse enroulé un
coteau pur et régulier ; ses moustaches embrouillées
de lèvres qui ne perdaient jamais cette teinte
d'ocre et bronze qui est la plus belle parure d'un
visage de poète ; son col noir, animé d'une expres-
sion passionnée, larges les éclaircis. De grands
yeux, et que passait Emilie, tandis qu'on lui pré-
senta Jules de Vabrage. Elle avait baissé les
yeux sous le regard ardent du jeune homme, et
lorsqu'elle les releva, il n'eût plus devant elle
mais elle l'apparut, appuyé et malicieusement contre
la cheminée, attachant sur elle un long regard
réveur.
Durant toute la soirée le même ménage se renou-
vra. L'Emilie recontra toujours et partout les
deux grands yeux noirs de M. de Vabrage, et plusieurs
fois elle en fut déconcertée. Au fond du
cœur, si elle se fut interrogée, elle eût peut-être
trouvé une persistance, bêtise ; mais n'était-ce

pas la réalisation de ses rêves ? Et l'amour des
romans se laisse-t-il dominer par les sottes et
mesquines entraves des bienséances ? Tout ce
qui, dans cette première entrevue, pouvait paraître
heurté et inconvenant, était simplement le résultat
de la sympathie et de la révélation
« L'âme d'Emilie se trouva seule, elle ne se fit pas
grâce du monologue obligé : — Il m'aime ! di-
cible. — Un même feu s'est allumé dans nos âmes !...
Une chaîne sympathique nous a liés l'un à l'autre !
Oh ! mon bien-aimé, en l'attendant, c'était un
pressentiment... la voix du cœur. Mon trouble en
sa présence, c'était de l'amour... Oh ! mon père ne
s'opposera pas à mon bonheur. Plus heureuse que
ces héroïnes sur lesquelles j'ai tant versé de larmes,
je m'ai point à rougir de mon amour, M. de Vabrage
est noble, riche et poète !... Quel avenir !... Quel
bonheur !
Emilie continua long-temps sur ce ton, s'exal-
tant pour arriver au diable. — Mais à trois fois
grandes passions. — Mais à trois fois pourtant elle
pensa à ce pauvre Adolphe, qui avait fait une
triste figure pendant toute la soirée. Mais elle mur-
mura en dernier lieu, avec cette insultante pitié de
la femme heureuse : — Pauvre jeune homme ! il
me fait de la peine !... Mais je sentais bien que je
ne pourrais pas l'aimer.
« Trois semaines après, M. Dufour emmena quel-
ques amis à une campagne qu'il possédait à peu de
distance de Paris. Adolphe était du nombre, ainsi
que Jules de Vabrage, qui s'était fait l'audacieux
attentif des longues histoires de M. Dufour, au
point de se faire presque pardonner son visage pâle
et sa longue barbe.
Profitant habilement de la liberté que donne la
vie des champs, Jules s'attachait comme une ombre
aux pas d'Emilie. Il lui débütait, d'un ton inspiré,
des éloges, des poésies réveuses, remplies d'images
et de clichés de bonheurs inconnus. — Mais les trois
semaines, de cette de désespoir ? Il jouit so à une et
ses larmes dans l'âme de la jeune fille, qui d'abord
s'était étonnée de cette passion, et se croyait venue
à l'unisson de cet immense amour. — Toutefois
cela ne l'empêchait pas de remarquer que l'Adolphe
était laid et réellement malheureux, qu'ainsi, si
que Jules s'approchait d'elle, il semblait les épier
et veiller sur eux avec une anxiété toujours croissan-
te ; qu'il s'était fait, pour ainsi dire, leur ombre.
Emilie, malgré cela, commença à se plaindre
sincèrement, celui, disait-elle, qu'elle ne pouvait
aimer.
« Quelquefois, dans le vague de ses pensées, elle
s'efforçait de l'amour bouilliant de Vabrage, elle
demandait si celui d'Adolphe ne lui eût pas
préférable. Le regard de Jules étourdisait la
pauvre enfant ; celui d'Adolphe parlait d'un bon-
heur calme, mystérieux, presque inconnu de tous
le bonheur à deux. Jules ne parlait que de pas-
sions dévorantes, passions furieuses, qui mena-
çaient toujours de quelque scandale éclatant.
Emilie commençait à trembler et se rapprochait
d'Adolphe comme pour lui demander aide et
protection.
Un soir elle s'entit furtivement et selon p ur
chercher la solitude, n'ayant pour être un p u seul
avec elle-même que pour se soustraire aux pour-
suites de Vabrage qui venait de lui débiter une
longue tirade poétique sur les fleurs de la jeunesse,
sur les crimes qu'elle enfante et qu'elle justifie

tout cela, en jetant des regards furtifs sur l'âme
d'Emilie. Cette scène avait été attribuée à ce
que la pauvre Emilie ne se rassurait pas du tout sur
le danger des amours sympathiques. Elle avait
aimé les romans, elle s'était prise le mauvais
habitude de toute l'ardeur d'une jeune âme inex-
périmentée, elle était encore la jeune fille de notre
monde prosaïque. Elle rêvait un amour partagé,
exclusif, mais heureux et confiant. En voyant se
réaliser pour elle les scènes agitées du roman,
elle se exaltait quand elles étaient loin d'elle, elle
était un peu comme ces larmes de courage qui
s'étourdissent avec leurs propres paroles la veille de
la bataille et qui, au premier coup de canon, se
mettent à trembler et prennent la fuite. Elle com-
mençait à trembler aussi. Elle avait peur d'ob-
tenir plus qu'elle n'avait demandé ; elle jetait
autour d'elle un regard effrayé pour s'assurer s'il ne
lui restait pas quelque issue par où elle pût s'échapper.
« Elle avait fait sa bibliothèque. Le jour commen-
çait à baisser, et elle se livrait à des réflexions qui
n'étaient pas sans tristesse, lorsque Jules de
Vabrage qui l'avait suivie parut subitement devant
elle. — Pâle et les cheveux en désordre, il se jeta à
ses genoux et s'écriant : « Emilie ! Emilie ! répon-
dit par un cri d'effroi, mais de Vabrage n'en conta-
in pas moins avec véhémence : — Emilie, je
vous aime comme un insensé ! Il y a beaucoup de
fous à Clarenton qui ne le sont pas autant que je le
suis depuis le jour néfaste où le ciel me jeta sur
votre chemin... Vous êtes mon Dieu, mon ciel, ma
belle fleur qui de tes parfums as daigné ranimer
mon existence qui s'éteignait dans ce cloaque impur
qu'on appelle le monde ! femme qui de ton souille
divin as cessé de front brulant d'insomnie, je
t'aime ! Il faut que tu mettes un terme à mes
souffrances sans me le faire que tu aies pitié de moi
qui me rend à... perdus. Dis- moi si tu m'aimes
aussi !
— Monsieur...
— Tu m'aimes... Est-ce que je ne l'ai pas vu
dans l'azur de tes yeux ? Ange ! la terre n'est pas
faite pour toi, c'est parmi les étoiles que tu places
tes marques, c'est là que nos deux âmes se confon-
dent dans un immense amour. Viens ! abandon-
ne ce monde qui ne peut nous comprendre et
dans lequel nous errons comme deux pâles ombres
oubliées de Dieu. Viens ! la souffrance des hommes
souille ta robe virginale ; viens, luyons...
« Sa main avait saisi et serrait fortement le bras
d'Emilie qui baillotta d'une voix tremblante : —
Pourquoi faire ? Si vous m'aimez, demandez ma
main à mon père.
De Vabrage jeta retomber le bras d'Emilie
avec un magnifique mouvement théâtral, et moult
surs ses grands yeux noirs : — Désiré ainsi ! ô
protégé de l'époque ! s'écria-t-il, aller demander
la main, devenir un maître de par la loi et non-
susciter le maire, l'abbasit au rang d'évêque, lui
faut-il, moi ange ! Protection ! Tu ne me fais
pas compris ? Te dis-je de fuir, d'aller
habiter une autre ville, de quitter les hommes de
Paris pour les hommes de la province ! Décep-
tion ! Est ce qu'il n'y a pas en tous lieux des
vices ? est-ce que là, ici, partout, je ne sentirai
pas mon cœur rongé par la colère en les voyant
s'approcher de toi, pure création ! Ce n'est pas

cela que je veux. Je te dis : si tu m'aimes comme je t'aime, moureux.

Emilie poussa un cri d'épouvante et s'élança à l'autre bout du pavillon : — Oh ! je ne veux pas mourir ! moi !

Quoi ! dit de Vabrage avec un merveilleux dédain, voilà comme vous comprenez l'amour, l'amour puissant qui brule, qui désire ?

— Je ne veux pas mourir, balbutia Emilie, pâle de terreur.

La scène devenait embarrassante, de Vabrage feignit d'entendre du bruit et se rapprocha vivement de la jeune fille : — Emilie on vient de ce côté, il ne faut pas qu'on nous tienne ensemble ; promets-moi de venir ici demain, à la même heure.

— Jamais ! s'écria Emilie dominée par l'effroi ; monieur, je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais.

Jamais ! O Emilie, vous n'écrivez pas digne d'un tel amour, dit Jules avec un dédain tragique. Je n'ai pas encore trouvé la sœur de mon âme. Adieu ! je pars pour la chercher dans d'autres lieux.

Il s'élança hors du pavillon. A quelques pas de là, il rencontra Adolphe, qui, passant son bras sous celui du jeune homme, le Fantasque et son frère est dit-il, dit-il : je te jure qu'Emilie est gâtée, son amour romantique. J'ai fait mes adieux à M. Dufour ; viens me conduire jusqu'à la grande route, je te racconterai tout.

— Oh ! à non cher Jules, que ne te dois-je pas ? — Beaucoup en effet car, depuis de nos réveries, elle était charmante, et si tu n'avais été moins cher, j'aurais peut-être changé de rôle bien avant le dénouement.

— Hein ? Ah ça, tu paras ? — Pour Rome, son pas tranquille. Mais je te jure que tout sur ce monde, serait-ce mon frère, je ne lui ferais rien.

Une heure après, Emilie était assise dans un salon où elle se trouvait occupée à suivre les conversations d'une partie de l'hostie ; mais toutes les fois qu'elle entendait quelque bruit du côté de la porte du salon, elle tressaillait et jetait un regard plein de frayeur autour d'elle.

Adolphe était rentré depuis quelques instants ; il était pâle et troublé, sans qu'elle le vit d'abord. Elle le vit les yeux et l'aspect. Alors son beau visage inquiet s'illumina et un délicieux sourire envahit ses lèvres. Oh ! ce sourire ! il lui fit perdre l'équilibre, et elle se précipita à sa rencontre ; jamais Emilie ne lui eût adressé un semblable. Adolphe adressa-il mentalement une prière reconnaissante à tous les saints du paradis, y compris

— A propos, dit-il à Jules, j'ai écrit à ton frère, et tu lui en auras peut-être un jour. — Ses adieux ? — Il est parti, son saut fiévreux ; c'était un original quant à la forme, mais au fond c'était un excellent garçon.

— Et il est parti ? il ne reviendra pas ? — De longtemps, dit le jeune homme ; si nous n'allait en Italie et de là en Orient, je crois qu'Emilie respirerait librement ; elle relève la tête, et ses belles couleurs reviennent. Elle éprouvait ce bien-être que l'on savoure avec volupté lorsque l'on vient d'échapper à un grand danger. Puis, se tournant vers Adolphe :

— Et ce nocturne, dit-elle de son accent le plus doux, ce nocturne à deux voix que je vous demandais l'autre jour, m'avez-vous apporté ? — Le voici, Mademoiselle ; mais M. de Vabrage étant parti... — Qu'importe ! nous le chanterons ensemble ; vous avez une voix charmante.

— Que vous êtes bonne ce soir, Emilie ! — Est-ce que ce n'est pas toujours ainsi ? — Adolphe la regarda sans répondre ; Emilie rougit et parcourant la musique pour se donner une contenance :

— Ce morceau est difficile, n'est-ce pas ? — Non, il ne faut que s'entendre pour être d'accord, en musique comme en toute autre chose. — Nous répéterons demain.

Et ces paroles furent accompagnées d'un regard qui aurait fait perdre la tête à Adolphe, si ce n'était été déjà fait.

Depuis deux ans, Emilie est l'heureuse femme d'Adolphe. Ils ont une fille et elle a épousé un homme de bien, qu'elle appelle ses rêves de ces jours-là. Toutefois, son mari n'a pu encore osé lui répéter sa sœur.

Jules de Vabrage est revenu à Paris ; Adolphe le voit en secret, mais il ne peut se déterminer à le présenter à sa femme. A-t-il tort ?

A VENDRE.

TROIS dévotions de l'Église de *généré* comprenant tout ce qui est nécessaire à l'église d'un Sacerdote, une plaque publique et une croix. Le tout en tout or et arrangé de main d'œuvre se monte facilement dans un appartement.

G. D. BALZARETTI.

Quelque, 12 mai 1842

Tribune-Publique.

Au sein d'un esprit qui le bon homme avait, L'esprit d'un esprit par conséquent écrit.

M. le Rédacteur, Je vois par le *Canadien* du 4 qu'après un mois de méditations et travaux le cercueil défilé du bouillier de Sa. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser.

M. le Rédacteur, Je vois par le *Canadien* du 4 qu'après un mois de méditations et travaux le cercueil défilé du bouillier de Sa. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser.

M. le Rédacteur, Je vois par le *Canadien* du 4 qu'après un mois de méditations et travaux le cercueil défilé du bouillier de Sa. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser.

M. le Rédacteur, Je vois par le *Canadien* du 4 qu'après un mois de méditations et travaux le cercueil défilé du bouillier de Sa. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser.

M. le Rédacteur, Je vois par le *Canadien* du 4 qu'après un mois de méditations et travaux le cercueil défilé du bouillier de Sa. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser.

M. le Rédacteur, Je vois par le *Canadien* du 4 qu'après un mois de méditations et travaux le cercueil défilé du bouillier de Sa. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser.

M. le Rédacteur, Je vois par le *Canadien* du 4 qu'après un mois de méditations et travaux le cercueil défilé du bouillier de Sa. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser.

M. le Rédacteur, Je vois par le *Canadien* du 4 qu'après un mois de méditations et travaux le cercueil défilé du bouillier de Sa. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser. Ce sera évidemment m'aider à s'en débarrasser.

M. le Rédacteur, Un petit mot au grand homme de notre comté, à M. J'ai suivi avec toute l'attention qu'elle m'a inspirée la discussion de l'accusation par lui portée contre le Dr. G. de Lorraine. Connaissant personnellement les faits, j'ai applaudi à la révélation, faite par le conseiller de Lorraine sur l'avis de M. de L. M. Pécis, persuadé que M. de L. M. avait cette réponse, garantirait le silence et renfermerait dans l'obligation de se comporter d'un bon honneur et celui de la vérité il n'aurait jamais pu sortir. Mais, c'est à M. de L. M. revient à la charge, et dans son écrit du 4 courant, il vient naïvement pour me pas dire plus, informer le public que s'il a été quinze jours à rédiger sa nouvelle production, c'est que l'écrit de L. G. était si choisi, si pitoyable, qu'il ne valait pas la peine d'une réponse imprimée ; genre dans lequel L. M. excellait au premier degré). Comme je suis amateur de la vérité, je vais donner la vraie cause du long délai apporté par L. M. dans son dernier chef d'œuvre littéraire. C'est que L. M. a été obligé d'avoir de nombreuses consultations avec toutes les gosses têtes de la paroisse, même avec le *Belouet* et le *Sécrétaire* ; puis il lui fallait s'aboucher avec son secrétaire, certain *écroule* du comté ; il lui fallait faire la lecture, se faire comprendre et s'expliquer tout soit plus clairement, tous choses qui ne sont pas faciles pour L. M. Enfin tant bien que mal, L. M. a dit au soudit secrétaire, *ah ça docteur j'ai l'eu un superbe idéé !* il faut que je vous la raconte, et puis vous me la demandez ça de la belle manière ; car moi c'est j'ai joué de la flûte, ni plus ni moins que maître Allibon ; il dit, et le chef-d'œuvre qui a paru le 4 du courant dans le *canadien*, vit le jour. Il est vraiment pénible pour un homme qui se respecte tant soit peu d'avoir à descendre dans l'arène polémique avec un homme comme L. M. et les *Sécrétaires* ignorants qu'il soutient. L. M. non content de faire à la gloire littéraire, fut aussi se couvrir de tous les genres de ridicule, et se pose gravement en juriste et se livre à l'interprétation de l'ordonnance des municipalités, et la dernière fois le leçon au conseil municipal de Dorchester. L. M. a choisi un rôle qui ne lui va guère ; car, quoiqu'il ait pendant long temps, fait des lois, comme le *bourgeois gentilhomme finit de la prose*, c'est à dire sans le savoir et sans les comprendre, il me permet de lui dire que le conseil à pour l'avis, un *aracot qui suit lire et écrire.*

PETTIT JEAN.

Ceux de nos abonnés qui ont changé de domicile sont priés de nous le faire savoir. Le Bureau du FANTASQUE se maintient au No. 32, Rue St. Jean, 3ème étage, Hauteville.

LE FANTASQUE. QUÉBEC, JEUDI 10 MAI, 1842.

Fantaisies, REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS. Qui bien aime bien chépie.

Curieuse libéralité d'un cancanier de Québec

CE QU'IL EN CÔTE POUR DIRE LA VÉRITÉ À CEUX QUI NE LA VEULENT POINT ENTENDRE. Lorsque nous avons publié nos nouvelles conditions et changé le format du *Fantasque*, de manière à le rendre propre à l'insertion d'avis respectueux de commerce etc, Messieurs J. M. Trassé et Cie. cancaniers de cette ville (qui nous envoient au *Fantasque* depuis long-temps et qui doivent connaître par conséquent son indépendance) nous donnèrent ordre de prendre leurs annonces aux conditions que nous ayons enoncées ; ce que nous fîmes. Dès le lendemain, la nouvelle de l'abolition prohibée du commerce des bois vint frapper de stupeur ceux qui y sont engagés et qui en firent quelques avantages directement ou indirectement. Nous avons émis franchement, comme on a pu le voir, notre opinion sur la nouvelle mesure du ministère britannique, mesuro qui au premier coup-d'œil semblait être en faveur du premier argus, mais qui est loin cependant d'être à son avantage véritable, puisqu'il paie ment des bois fournis par le Canada ce nous prend des objets de manufacture anglaise. Nous ne prenez plus nos bois ? Eh bien nous ne prendrions plus vos draps, vos cuir, vos fers, votre quincaillerie, vos cristaux, vos vins fressetés attendu que nous pouvons, avec un peu de patriotisme et beaucoup de réflexions sur vos véritables intérêts, nous passer de tout cela. Voilà ce que nous avons dit et que nous répétons

souvent. Dès que parut la *Fantasque* qui contenait là dessus nos idées qui sont celles de tous les journaux désirant du bonno foi le bien du pays, et de beaucoup d'anglais consciencieux, avec cette seule différence, que nous parlons un peu plus franchement et hautement; que cela ne plut aux gens qui n'engagent la chère et le chou, Messieurs Fraser et Cie; nous donnârent ordre de discontinuer leurs annonces, attendu qu'ils ne voulaient pas avoir l'air de favoriser un journal qui prenait si ouvertement les intérêts canadiens ! et qui voulait restreindre la liberté anglaise !!! Il parait que Messieurs Fraser et Cie, ne comprennent point ce qu'ils lisent ou qu'ils pensent, qu'ils nous donnaient leurs annonces ils allaient faire tout d'un coup une grande révolution dans la politique du journal, nous fûrâmes dit un jour blanc demain noir; parlez aujourd'hui pour les canadiens patriotes, demain pour les anglais du gouvernement, vantez dans un numéro les idées libérales, louangez dans un autre les belles opinions bureaucratiques. Nous sommes mortifiés pour nous-mêmes d'abord mais bien plus encore pour ces messieurs s'ils ont eu cette espérance. Nous laissons cette basse vénalité à d'autres journaux; qui sous un titre plus sérieux que le nôtre ont eu un fond bien autrement fantaisie.

Nous dirons de plus à Messieurs Fraser, et Cie. qu'ils se sont trompés et que, sans vouloir nous larguer outre mesure de sentiments qui ne seraient pas finiment les nôtres, nous avons refusé à des conditions mille fois moins honnêtes un patronage eût été fois profitable.

Voilà pour nous. Voici maintenant pour le public. Chacun avouera que le patronage accordé à un journal sous le rapport commercial ne doit avoir nul rapport avec sa politique, sans cela il faudrait tirer de singulières conséquences et croire que Messieurs Fraser, et Cie. qui annoncent dans le *Mercury* aussi bien que dans le *Canadian* partagent les opinions de ces deux feuilles. Ce ne serait flatter ni pour les encanteurs ni pour les journaux. Si par exemple Messieurs Fraser et Cie. veulent établir le principe qu'il ne faut avoir de relations d'affaires qu'entre gens d'opinions semblables, cela pourrait devenir inquiétant pour eux mêmes; car alors les marchands canadiens qui, en immense majorité, sont attachés à leurs droits, à leur langage, à leur religion, à leurs institutions ne se devont point aller acheter chez Messieurs Fraser, et Cie. dont les opinions sont contraires à leurs propres sentimens. Certes, l'idée est nouvelle pour nous; mais comme elle est du goût même de Messieurs Fraser, et Cie. nous pourrions en l'émettant dans notre feuille contribuer souvent à la répandre, à la raviver, à la faire prospérer.

Ainsi donc avant d'acheter chez ces Messieurs, les personnes qui assisteront à leurs encans devront s'enquérir à la suite des conditions de vente une longue profession de foi sur tous les points de différence politique. Ce sera neuf et fort amusant pour le public; mais en définitive c-la pourrait bien ne faire rien qu'à demiquelque encanteur de cette ville.

Les canadiens que les anglais accusent à tort et propos de tant d'ignorance et d'illibéralité n'ont jamais émis encore de pareils sentimens, qu'il faudra reléguer avec la fausse justice égale de Lord Sydenham et le gouvernement responsable de John Russell.

UNE SCÈNE DE DÉMÉNAGEMENT.  
ou  
Le 1er Mai à Québec.

Le mois de mai en est un dont les poètes anciens et modernes se sont emparé comme à l'envi pour encastrer leur rago rimant et cadencé; et apparemment que ni les poètes anciens ni les poètes modernes n'avaient eu l'honneur de naître ni de résider dans notre pauvre bonne ville de Québec, car leur verve la plus bavarde n'aurait pu que rester muette, (à moins cependant qu'elle n'eût été sourde et aveugle.) un spectacle fort peu romantique dont ses vers fussoient à cette mémorable époque. Si l'on en croit les poètes étrangers, le mois de mai, dont ils nous ont fait le nom si doux, si suave, si plein de délicieuses inspirations, est celui qui sur les douze mérite des éloges sans borne à cause des fleurs, du chant des oiseaux, du beau soleil qu'il nous

ramène. A Québec le mois de mai nous promet bien toutes ces belles choses-là, mais il laisse à son successeur le soin de payer ses dettes, occupé qu'il est à nous débarrasser des neiges sales et noires que nous restent encore alors, en vilain souvenir de l'hiver. Nous avons déjà chanté là dans nos colonnes les désagréments du mois de mai; mais nous avons oublié de placer devant nos lecteurs une des scènes qui sur mille du même genre peuvent fournir à l'observateur philosophe qui par hasard n'aurait alors rien de plus intéressant à faire, quelques instans de récréation à défaut du spectacle enchanteur que la nature ingrate oublie de nous procurer. Le premier jour du mois de mai, nous ne savons trop pourquoi, à été choisi par les excellents citoyens de la vieille ville pour changer leur lieu de résidence, pour le mieux ou pour le pire; aussi, ce jour-là les rues présentent-elles le spectacle le plus domestiquement pittoresque qu'on puisse imaginer; on voit en tous sens des voitures chargées de meubles de toutes les espèces et de toutes les richesses, depuis la chaise défectueuse jusqu'au piano de 100 louis inclusivement; la voie publique en est obstruée; on est abasourdi par les cris et les jurmens des porteurs aux charretiers et des charretiers aux porteurs, qui ne peuvent faire sortir ni par les portes ni par les fenêtres des immenses armoires qui restent suspendues entre le ciel et la terre, menaçant ceux qui se hasardent au dessous, d'une mort imminente, et qui finissent enfin par trouver leur passage après avoir laissé à un morceau de cor niche, la une patte, plus loin une poignée; la poussière d'un tapis qui un amateur sechoie de son mieux à un second étage répand un peu de malinisme plus ou moins sérieux tandis que l'odorat est beaucoup moins agréablement chatouillé par l'arrivée fortuite d'un article de vaisselle que nous nous dispenserons de désigner ou de décrire; ici vous rencontrez des familles entières chargées à dos courbés des effets, du ménage le plus singulièrement groupés; un homme; la tête étouffée sous une énorme pillasse à laquelle sont pittoresquement attachés des martres, des marins, des bouts de tuyaux de plomb, va se précipiter dans les jambes d'un patrye petit chien blanc qui perd une patte et qui y gagne une couche de sueur, le pauvre homme qui se relève après grand-peine et se peut être investie par la maîtresse du chien et presque assumé par sa propre femme qui ne raccorde pas les affaires en laissant tomber à terre dans sa colère, une pile d'assistes blâmes qui ne gagnent rien à cette chute. Mais toutes ces scènes éparées n'en valent pas une qui s'est passée sous nos yeux et que nous offisons à nos lecteurs d'une manière un peu plus détaillée.

Un propriétaire d'une grande maison située dans St. Roch avait promis, dès Février, le bas de sa maison à un locataire qu'il nous nommons Jans pour, le reconnaître; plus tard un autre que nous appellerons l'Étranger avait demandé les mêmes appartemens; et comme il offrait de meilleures apparences de paiement régulier il prit d'abord un prix plus élevé. Le propriétaire obhisa ou soigna d'oublier la simple promesse verbale qu'il avait faite à Jans et accorda un bail à Pierre. Les autres parties de la maison furent louées à divers autres locataires; à celui-ci, une à l'autre plusieurs chambres etc; le tout longuement détaillé dans les minutes du notaire et dans la mémoire du propriétaire. Le premier, ou plutôt le 3 mai, Jans arriva de grand matin avec sa femme, ses enfants petits grands et moyens ses meubles qu'il, entasse pélo mèle dans les appartemens qu'il croit avoir loués et et que ne veut pas encore quitter celui qui les a occupés durant l'année écoulée (nous la nommons Martin) Martin, comme Jans, a femme et nombre d'enfants; il est colonier par nécessité et outre cela vend, de la terre, des pommes, et quelques gâteaux aux étrangers; c'est comme il se voit un homme d'un caractère et d'une opinion pas empêché de faire de très-magnifiques affaires qui l'ont mis fort mal avec son propriétaire homme dur et sans entrailles comme ils sont presque tous à la fin d'une année non payée; ça veut se venger de lui sur la promesse du nouveau locataire qui doit le remplacer, Martin ne veut pas déloyer et dès l'arrivée de Jans la querelle s'éleve comme suit:

Jans entre dans son logement ohéris de chaises, de bancs etc etc, et accompagné de ses enfânts qui portent chacun un ustensile, le ménage selon sa force ou son goût. Il un brandit une pelle à bras l'autre fait entrer une cage où gémit un pauvre moineau qui balotté presque assomé meurtri sur tous les sens à l'air du dire que le démenagement lui cause un grand casement de tête; une petite fille tient dans son tablier une chatte et cinq petits très gros; tandis que leur mère a dans ses bras un enfant qui par ses cris forme la musique qui n'égale pas cette marche forcée. Tous ces porteurs divers posent leur fardeau dans le milieu de la salle et à peine s'en sont-ils débarrassés que Martin, sa femme et ses enfânts s'en emparent à leur tour, et les remettent dans la rue par la fenêtre; ce qui forme un jeu de théâtre des plus scénatifiés pour les spectateurs désintérés assés. La scène est des plus troublées; les hommes parlent fort, les femmes s'égouillent, les enfânts se battent et crient, et les chats mis en liberté se souvenent en miaulant, à leur ancien domicile.—

Jans.—Et moi je vois dis que je résternons. Qué que ça signifie que tout cet arin, ce charroiement dans la rue quo vous nous faites comme une bande de grossiers que vous êtes.

Martin.—Apprenez monsieur Jans que je somme dans la loi et que j'y resterai malgré vous et le propriétaire de la baraque où je vous scutez toutes sortes de jouissances quand vous l'aurez, mais pas avant.

Jans.—Et moi je vois fais une déclaration qui si vous ne sortez dès à c'heure vous ne restez pas clair devant le juge à tout ça je vas vous faire endorer.

La femme de Jans.—Qui et l'es ben de la patience de tant faire plus à long-tems; va-t'en c'ti vacde pour les enfânts j'irais dehors comme des pôtées.

La femme de Martin.—Mâin, t'entends ben ce qu'a dit. Dieu du ciex et j'étiens un homme, comme à t'écouter tu en montrerais à c'te femme sans génie ni bon sens. Jans.—Excusez madame Martin, madame ma femme vous a dit et vous ne dit que les faits de la loi et le domicile de toute votre famille de mal évérés que vous êtes tous ensemble.

Martin fessant mine de relever les manches de son chemise qui n'a plus de manches et se crachant dans les mains.—C'est Jans fessé que vous êtes je crois fortément, que vous m'inuilez, m'inuilez-vous encore une file là! si j'en étais certain comme je vas t'en faire voir la lice en mille morceaux.

Cette menace les femmes se jurent un ou des combattants qui ne se battent pas, j'irai les eny écher de se battre. Les enfânts se prennent par leur jambe et en crient toutes leurs forces; le moineau se balance tout en criant, l'autre chien voisin, homme de police et influence vi et mitto la paiz et régarer. Les d'ux querelleurs qui se demandent pas mieux.

Martin.—Ah je suis content de vous monsieur. Tranquille. Vous allez nous tranquilliser. Vous connaissez la loi et vous allez donner le droit et la raison de mon cas éousqu'alle est comme de justice.

Mr. Tranquille, parlant gravement et lentement.—Voyons, voyons, entre voyons fait comme cela se disputer, se battre pour des riens. Imitez-moi, je parle, je m'explique avec le premier venant qui ne me bats jamais; la loi est faite pour les hommes les batailles pour les chiens. Expliquez-moi votre différend et je vous aurai bientôt mis d'accord.

Jans.—Ça sera bientôt fait; j'ai le fait comme de fait. Vous l'avez ces appartemens et je n'en ai pas, je n'ai rien comme de justice au troisième jour du dit mois de Mai comme dit la loi; moi aussi Martin ne veut pas sortir et il me bussalle tout mon boutin pine que si j'étiens pour le peu que vous dit à l'encan de son entrée vous mandez et je ne déguerpier pas avant Lundi prochain quand j'y devions quitter sa place.

Martin.—Je suis content de vous monsieur. Tranquille. Vous allez nous tranquilliser. Vous connaissez la loi et vous allez donner le droit et la raison de mon cas éousqu'alle est comme de justice.

Mr. Tranquille, parlant gravement et lentement.—Voyons, voyons, entre voyons fait comme cela se disputer, se battre pour des riens. Imitez-moi, je parle, je m'explique avec le premier venant qui ne me bats jamais; la loi est faite pour les hommes les batailles pour les chiens. Expliquez-moi votre différend et je vous aurai bientôt mis d'accord.

Jans.—Ça sera bientôt fait; j'ai le fait comme de fait. Vous l'avez ces appartemens et je n'en ai pas, je n'ai rien comme de justice au troisième jour du dit mois de Mai comme dit la loi; moi aussi Martin ne veut pas sortir et il me bussalle tout mon boutin pine que si j'étiens pour le peu que vous dit à l'encan de son entrée vous mandez et je ne déguerpier pas avant Lundi prochain quand j'y devions quitter sa place.

Martin.—Je suis content de vous monsieur. Tranquille. Vous allez nous tranquilliser. Vous connaissez la loi et vous allez donner le droit et la raison de mon cas éousqu'alle est comme de justice.

Mr. Tranquille, parlant gravement et lentement.—Voyons, voyons, entre voyons fait comme cela se disputer, se battre pour des riens. Imitez-moi, je parle, je m'explique avec le premier venant qui ne me bats jamais; la loi est faite pour les hommes les batailles pour les chiens. Expliquez-moi votre différend et je vous aurai bientôt mis d'accord.

Jans.—Ça sera bientôt fait; j'ai le fait comme de fait. Vous l'avez ces appartemens et je n'en ai pas, je n'ai rien comme de justice au troisième jour du dit mois de Mai comme dit la loi; moi aussi Martin ne veut pas sortir et il me bussalle tout mon boutin pine que si j'étiens pour le peu que vous dit à l'encan de son entrée vous mandez et je ne déguerpier pas avant Lundi prochain quand j'y devions quitter sa place.

Martin.—Je suis content de vous monsieur. Tranquille. Vous allez nous tranquilliser. Vous connaissez la loi et vous allez donner le droit et la raison de mon cas éousqu'alle est comme de justice.

Mr. Tranquille, parlant gravement et lentement.—Voyons, voyons, entre voyons fait comme cela se disputer, se battre pour des riens. Imitez-moi, je parle, je m'explique avec le premier venant qui ne me bats jamais; la loi est faite pour les hommes les batailles pour les chiens. Expliquez-moi votre différend et je vous aurai bientôt mis d'accord.

Jans.—Ça sera bientôt fait; j'ai le fait comme de fait. Vous l'avez ces appartemens et je n'en ai pas, je n'ai rien comme de justice au troisième jour du dit mois de Mai comme dit la loi; moi aussi Martin ne veut pas sortir et il me bussalle tout mon boutin pine que si j'étiens pour le peu que vous dit à l'encan de son entrée vous mandez et je ne déguerpier pas avant Lundi prochain quand j'y devions quitter sa place.

Martin.—Je suis content de vous monsieur. Tranquille. Vous allez nous tranquilliser. Vous connaissez la loi et vous allez donner le droit et la raison de mon cas éousqu'alle est comme de justice.

ça a été de même deux fois et qui n'est assainonné avec des plants et de la crasse ou fleur d'antimoine... La femme de Martin... La femme de Jean... La femme de Martin...

Le mari de Martin—Oh Thozz, un de femme... (La paro le lui amène) Elle allait sauter aux cheveux de son adversaire lorsque Mr. Tranquille se jette au devant de tout l'appaiser...

Le mari de Jean—Qu'est-ce que font ça ? vous venez tromper brève que vous ne l'avez pas dit... La porteur—Sous-ils fais ces deux respectables bourgeois nos revenus; je communiquez notre héroïne...

Le mari de Jean—Qu'est-ce à dire; où sont ces gens-à qui vous voulez à me donner la maison ?... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire...

Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire...

Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire...

Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire...

Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire...

Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire... Le mari de Jean—C'est un homme qui n'a rien de plus à dire...

reux de vitres, G vait, deux portes murées, un escalier... Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

Mr. Pierre—Le bail dit else et ce veut... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail... Mr. Jean—L'avez attentionné le bail...

COMMISSION D'ENQUETE SUR LA TENURE SEIGNEURIALE. Montréal, le 5 Mai 1842. A VIS PUBLIC, en vertu de la présente loi... Edouard Tivierge, Marchand, Tailleur, rue Craig, St. Roch.

Edouard Tivierge, Marchand, Tailleur, rue Craig, St. Roch. A l'honneur d'informer ses patriotes et le public qu'il a l'honneur de recevoir d'Europe et du New York les dernières modes de Paris, lesquelles il est prêt à exécuter...

AVIS DU BUREAU DE LA POSTE. A COMMENCER le 30 courant, les Mâles de St. J. V. g. seront transportés entre Montréal et St. J. V. g. quotidiennement... Les bâtiments partent respectivement de Montréal à G et de Québec à P. M. et franchent à Sorel, au Port St. Charles, et aux Trois-Rivières...

AVIS DU BUREAU DE LA POSTE. Les lettres pour Montréal, William Henry, Gentil, Port St. François, et Trois-Rivières, seront prises jusqu'à 5 heures... Les lettres pour autres places, y compris le Haut-Canada, les Etats Unis et les Townships de l'Est, seront étre déposé avant 4 heures.

AVIS DU BUREAU DE LA POSTE. Mais les lettres pour Québec sont destinées seront reçues à bord du requilbot par le commis du Bureau de la Poste chargé du soin des Mâles, jusqu'au moment du départ du bâtiment... Les lettres pour Québec et Montréal respectivement pendant l'Est, les Mâles, Jeudi et Samedi, à 4 heures P. M. et arrivera les Lundi, Jeudi et Samedi, à 8 heures A. M.

AVIS DU BUREAU DE LA POSTE. POELES RUSES. A compagnie des Toiles Russes est maintenant prête à recevoir des ordres pour Percélon de Poêles utiles et économiques... JOS. SMOLENSKI, Québec, 27 septembre 1841.

AVIS DU BUREAU DE LA POSTE. LOUIS LEMOINE. ARMURIER MECANICIEN. TRANSPORTERA au 15 Mai prochain, son Atelier à St. Jean, dans la première maison contiguë à la Porte St. Jean, devant occupé par M. M. Côté, sellier. Québec, 21 Avril, 1842.

AVIS DU BUREAU DE LA POSTE. B. CORRIVEAU, CHAPELIER, No. 15, rue La-Petite, se met en magasin d'articles de la porterie, à réviser un lot de chapeaux et manchettes de caoutchouc, (machinisme possible), et tient constamment chapeaux et chapeaux aux dernières modes... L. LOULI, pour l'usage de vos VACHES, venez les voir, du 1er jour du 1er Novembre prochain, en vertu de QUARANTENNE de PHAÏRES, à BAS BIJOU joignant le faubourg de PHAÏRES... Le prix par chaque vache sera 40 pour la saison payable d'avance. Il sera fait une déduction raisonnable à une personne qui prendrait toute la prairie.

AVIS DU BUREAU DE LA POSTE. MEUBLER. Rue St. Vallery, Nos. 22 et 23, St. Roch. INFORME respectivement ses amis et le public que son magasin de meubles, consistant en Tables rondes, Tables à cartes, Sofas, Bureaux, Chaises, etc., le tout dans des goûts nouveaux. Il se charge d'exécuter avec soin et promptitude, et à bas prix tous les ordres dont on voudra bien le favoriser. Québec, 25 Avril, 1842.

EMPRUNT DEMANDE.

ON demande à emprunter DEUX ou TROIS cents de capital, moyennant de bonnes sûretés. Référence à T. P. LAFLEUR, Esq., Avocat, rue St. Louis No. 13. Québec, 12 Mai, 1842.

GEORGE BIGAQUETTE,



MEUBLIER.

Rue St. Vallery, Nos. 22 et 23, St. Roch. INFORME respectivement ses amis et le public que son magasin de meubles, consistant en Tables rondes, Tables à cartes, Sofas, Bureaux, Chaises, etc., le tout dans des goûts nouveaux. Il se charge d'exécuter avec soin et promptitude, et à bas prix tous les ordres dont on voudra bien le favoriser. Québec, 25 Avril, 1842.